

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **47 (1953)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rezensionen — Comptes rendus

Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours. T. XXI : Le Pontificat de Pie IX (1846-1878), par R. Aubert, professeur au Grand Séminaire de Malines. 510 pages. Bloud et Gay, 1952. 1500 fr.

Le 21^e volume de l'Histoire de l'Eglise, fondée par MM. Fliche et Martin, est consacré tout entier au pontificat de Pie IX, le plus long il est vrai que l'histoire connaisse et qui a vu se dérouler des faits d'importance capitale. On comprend par ailleurs que les directeurs de la collection tiennent à insister tout particulièrement sur les papes de l'époque contemporaine, mais on peut se demander si les deux volumes prévus pour les cinq pontificats suivants suffiront si l'on veut poursuivre au même rythme.

Cette remarque faite — avec la seule préoccupation de sauvegarder les droits de la justice distributive — hâtons-nous d'ajouter que le livre de M. Aubert est remarquable à plus d'un égard.

L'auteur est très documenté. Il utilise même des lettres particulières, des dépêches de diplomates, des articles de journaux ; il a pu consulter des archives privées et des travaux encore inédits. Il cite à plusieurs reprises *l'Histoire illustrée de l'Eglise*, spécialement le fascicule consacré par le P. Vicaire au rayonnement spirituel de l'Eglise au cours du XIX^e et du XX^e siècle.

Assez ordinairement, dans un ouvrage où sont passées en revue les différentes nations de la chrétienté, celle qui se trouve être la patrie de l'auteur est présentée d'une manière particulièrement soignée, tandis que les autres sont traitées de deuxième ou de troisième main. Ici au contraire, les pays qui défilent sous les yeux du lecteur — après la Belgique, l'Italie, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche, les Eglises de l'Est de l'Europe, les patriarchats orientaux, les chrétientés disséminées dans l'Empire ottoman — sont l'objet d'un exposé personnel, fouillé et très nuancé, si bien qu'il serait difficile de dire, si on ne le savait par ailleurs, lequel de ces pays touche l'auteur de plus près.

Il explique très bien l'attitude de la France vis-à-vis de la Papauté. Répondant à l'appel que le cardinal Antonelli avait adressé aux nations catholiques après la fuite du pape à Gaëte, le prince Louis Bonaparte envoya des troupes dans la péninsule. Il le faisait moins par conviction personnelle (car, en dessous, la France entretenait des rapports officieux avec le gouvernement révolutionnaire de l'Italie) que pour donner satisfaction aux catholiques de son pays, qui l'avaient appuyé à cette condition. La seule

présence de ces troupes suffirait, estimait-il, pour empêcher des événements plus graves ; mais lorsque les élections en France témoignèrent d'un revirement vers la droite, l'ordre fut donné d'attaquer, et c'est ainsi que Rome fut, momentanément, reprise et rendue au Souverain Pontife. Dans la suite, la tactique du Prince, devenu Empereur, qui maintenait à Rome les troupes d'occupation, était inspirée par des préoccupations analogues. Au moment où l'armée piémontaise vient de tailler en pièces les zouaves de Lamoricière, Napoléon III donne l'ordre à ses officiers de défendre ce qui subsistait de l'Etat pontifical. Le tout aboutit, en 1864, à la *Convention de septembre*, suivie du départ des bataillons français, puis de leur rentrée en Italie et de leur victoire, à Mentana, sur les troupes de Garibaldi (1866) et d'une deuxième reprise de Rome.

En Angleterre, les catholiques souffrent d'une hostilité à leur égard qui n'a pas encore désarmé et qui se manifeste en particulier lors du rétablissement de la hiérarchie. Mais entre eux aussi, il y a de douloureuses divergences d'opinion. Tous du moins sont d'accord — et Manning le premier — pour vouloir que leurs coreligionnaires acquièrent, par leur culture et leur distinction sociale, une place plus agissante dans le pays.

M. Aubert fait d'intéressantes constatations au sujet des catholiques des Etats-Unis. Il a de précieuses remarques sur le rôle prépondérant du clergé au Canada, tout en soulignant les dangers que cette situation peut, par ailleurs, présenter. La Suisse n'est pas oubliée ; le hasard veut même que ce soit le premier pays dont l'auteur ait à s'occuper. C'est au sujet du Sonderbund et des événements de 1848 : prodromes de ceux qui se préparaient un peu partout, ils firent grande impression en Europe. Et c'est encore de la Suisse que M. Aubert nous entretient, en présentant, à la fin du volume, les démarches et initiatives du futur cardinal Mermillod, soucieux de trouver une réponse catholique aux problèmes sociaux qui commençaient à se poser avec une particulière acuité.

Non moins nuancé est le portrait des personnalités dont le nom revient souvent au cours du volume. L'auteur excelle à les caractériser, à citer, de leur bouche, sous leur plume ou à leur sujet, une boutade, une phrase particulièrement évocatrice. On voit se dessiner deux camps : d'une part les intransigeants, aux idées parfois outrancières, ceux que, dans la seconde partie de son volume, M. Aubert appelle les néo-ultramontains. Il y a d'autre part les esprits plus ou moins teintés de libéralisme, d'idées modernes. L'auteur, s'il rapporte les conceptions étroites des premiers ou les preuves de leur chauvinisme, ne se fait pas faute non plus de signaler les exagérations, les excès de langage et les torts des seconds (cf. par. exemple : pp. 378-79). Il rappelle, pour les déplorer, les controverses qui mirent aux prises, en France notamment et en Angleterre, les partisans des deux tendances. En France, au surplus, les ultramontains comptaient dans leurs rangs d'anciens disciples de Lamennais ; en politique, contrairement aux libéraux, ils étaient partisans de Napoléon III, d'où de nouvelles divisions. Il existe des causes de mésentente dans d'autres pays et à d'autres sujets. La Hollande fait exception, où les catholiques ont su demeurer unis, préparant ainsi la force qui est, aujourd'hui encore, la leur.

M. Aubert s'applique à rectifier le portrait plus ou moins faussé qu'on a donné parfois ou que l'on s'est du moins forgé de quelques personnages ou de certaines situations. A l'arrivée de Pie IX, l'Italie n'était plus anticléricale comme du temps de Mazzini. Il faut en dire autant de Rome, au moment de la proclamation de la République, ainsi qu'à Paris, à la révolution de 48. Mgr Affre fut vraisemblablement la victime d'un énergumène, mais les insurgés réprouvèrent ce crime avec indignation. Il est faux que Bismark ait songé à détruire l'Eglise catholique en Allemagne ; ce furent les propos imprudents et exagérés de Pie IX qui poussèrent à bout le chancelier et amenèrent la rupture des relations diplomatiques avec le Vatican (pp. 388-392). Victor-Emmanuel faisait preuve d'une volonté respectueuse à l'égard du Souverain Pontife, et celui-ci entretenait avec lui une correspondance de ton paternel. Cavour, bien qu'il eût été contraint de faire de fâcheuses concessions aux Jacobins, n'aurait pas demandé mieux que de trouver une solution acceptable de la question romaine. (M. Aubert qui cite, de M. P. Pirri, sur Pie IX et Victor-Emmanuel II, *la Laicizzazione dello Stato Sardo, 1846-1856*, Rome 1944, n'a naturellement pas pu utiliser la suite des études du même auteur : *La questione Romana, 1856-1864*, Rome 1951, dans laquelle M. Pirri s'applique à souligner combien Victor-Emmanuel a été, en politique, prisonnier de la politique de Cavour.)

Particulièrement fouillé est le portrait de Pie IX. Par opposition à Grégoire XVI et surtout au cardinal Lambruschini, secrétaire d'Etat de ce dernier, il passait pour ouvert aux idées nouvelles — il en avait donné quelques preuves — et l'on escomptait qu'il allait, moyennant quelques concessions, se prêter à l'unification de l'Italie. On fut dès lors très déçu de le voir refuser de s'associer aux mesures visant à l'expulsion des Autrichiens de la péninsule. Quelques-uns même n'hésitèrent pas à parler, à ce propos, de trahison. Dans la suite, le pontife limita trop strictement les libertés civiles accordées à ses sujets et ne se décida point, ou du moins que trop tard, à confier ou plutôt à rendre à des laïques des postes de l'administration ; non pas qu'il fût avide de conserver le pouvoir temporel comme tel — les intérêts spirituels de la chrétienté comptaient seuls à ses yeux —, mais il s'estimait lié par le serment qu'il avait prêté de conserver intégralement le patrimoine de saint Pierre. Il était d'accord en cela avec les catholiques de toute nuance qui estimaient l'Etat pontifical, tel qu'il s'était constitué, indispensable à l'indépendance spirituelle du gouvernement suprême de l'Eglise, alors que, selon la remarque de l'auteur, la sécularisation des évêchés, réalisée dès le début du siècle, devait être inévitablement suivie de celle des Etats pontificaux. Personnellement, Pie IX inclinait à la conciliation et à l'apaisement, mais les mesures antireligieuses introduites dans les Marches et en Ombrie par le gouvernement de Turin, dès que celui-ci en eut pris possession, rendent compréhensibles les protestations du pontife contre la spoliation dont il venait d'être la victime.

Impulsif, émotif, influençable, Pie IX était hésitant et changeant. Ce n'était pas ce qu'on peut appeler une personnalité et surtout pas un intellectuel, ni un génie politique, mais il n'alla pas sans prévoir que, après lui,

se feraient jour des tendances différentes de celles qui avaient dicté son attitude vis-à-vis de l'Italie naissante.

Les Jésuites « furent loin d'avoir toujours un rôle pacificateur » (p. 25 ; il s'agit de la Suisse et de l'Autriche). Par tempérament, du moins au début, Pie IX témoigna de beaucoup de froideur à leur égard. Alors qu'ils étaient violemment attaqués par Gioberti, il refusa de les défendre et les invita même à quitter les Etats pontificaux. Contrairement à ce qu'affirme M. Hayward (*Pie IX et son temps*, p. 170), il n'appréciait guère, dit noter auteur, le P. Roothaan. Par contre, il s'entendit mieux avec le P. Beckx. Ses désillusions le rapprochèrent, dans la suite, des fils de saint Ignace, et leur rôle, vers la fin du pontificat, alla grandissant à la curie romaine.

Si la première partie du volume de M. Aubert est centrée autour de la question romaine, la seconde s'occupe principalement de la doctrine ainsi que du concile du Vatican.

C'est d'abord un chapitre sur la science ecclésiastique. A Rome, la situation était plutôt médiocre ; on se méfiait des méthodes critiques, surtout en exégèse. « Cette attitude timorée a fait perdre un temps précieux et les directives plus ouvertes qui vont prévaloir sous Léon XIII viendront trop tard pour pouvoir rattraper entièrement le temps perdu : les vraies racines de la crise moderniste se situent sous le pontificat de Pie IX » (p. 500). La France, en fait de théologie positive et spéculative, ne produit que quelques œuvres, plus brillantes que profondes ; « la grande masse du clergé est dénuée du sens des nuances nécessaires pour déceler la part de vérité qui se cherchait dans le libéralisme » (p. 233). En Belgique, la situation est meilleure, en partie grâce au voisinage de l'Allemagne. Dans cette dernière, les catholiques sont trop exclusivement portés vers l'action ; les ultramontains veulent pour les futurs clercs des séminaires et non pas des universités, fussent-elles catholiques ; ou, plus exactement, il y a opposition entre l'école de Tubingue et celle, plus libérale, de Munich. Doellinger, qui est la personnalité la plus marquante de cette dernière, ne veut pas de hautes écoles confessionnelles. Apologiste, honni des protestants, il exerce sur ses coreligionnaires une influence énorme. Il est l'âme des *Katholikentage*. La science de son pays doit, selon lui, instruire toute la chrétienté. Il rêve d'une Eglise allemande, indépendante de l'Etat. Elève de Sailer, il est opposé au retour à la scolastique. La définition du dogme de l'Immaculée Conception l'avait indisposé. Il est entier et vaniteux. Il devient suspect aux ultramontains. Le Nonce de Munich le prend violemment à partie. Doellinger alors se met à la tête du mouvement antiromain et s'applique avec insistance à souligner les faits historiques qu'il estimait pouvoir opposer à la proclamation de l'infailibilité qui se prépare.

Le concile du Vatican est, de la part de M. Aubert, l'objet d'un exposé non moins remarquable que celui de la question romaine. Les préparatifs tout d'abord : les travaux préliminaires sont confiés à des théologiens appartenant tous à la tendance ultramontaine ; Mgr Hefele, le grand spécialiste de l'histoire des conciles, est, pour l'instant, laissé de côté. Le choix des membres de la commission pontificale dite « définition de la foi » prête

également le flanc à la critique. Le programme que, lors des conciles précédents, les évêques établissaient eux-mêmes, est, cette fois-ci, fixé par le Pape.

L'auteur passe ensuite au concile proprement dit. Il en décrit la physionomie, présente les différents groupes, avec leurs chefs de file. Puis il aborde les discussions. Des améliorations sont introduites : sans parler de celles qui ont trait à l'acoustique défectueuse du local — le bras droit du transept de St-Pierre —, le programme est modifié et c'est, cette fois-ci, Mgr Hefele qui est chargé de sa rédaction. Les libéraux, qui étaient encore sous le coup de l'émoi causé par la publication du *Syllabus*, redoutaient que l'on aboutît à des déclarations dans le genre de celles de l'*Unam sanctam*. Quelques-uns en effet, dont Manning, souhaitaient une définition de l'infailibilité qui se ferait par acclamation et sans conditions. (L'auteur qui place, avec raison, Mgr Mermillod parmi les partisans les plus enthousiastes de l'infailibilité, ajoute, mais sans donner de référence, que celui-ci aurait fait un sermon « sur les trois incarnations du Fils de Dieu : dans le sein d'une Vierge, dans l'eucharistie et dans le vieillard du Vatican » ! p. 303.) Pie IX, qui s'était cantonné tout d'abord dans une absolue neutralité, ne dissimula plus, dans la suite, ses préférences. A l'opposé, certains évêques se demandaient si la définition était opportune, ou même si elle pouvait se soutenir, émus qu'ils étaient par les objections soulevées par les historiens (l'affaire d'Honorius en particulier). Les discussions ne furent cependant pas inutiles : on s'achemina de la sorte vers une définition nuancée et nettement délimitée, celle qui fut proclamée le 18 juillet 1870, la veille de la déclaration de guerre franco-allemande, deux mois avant la prise de la ville éternelle. Les opposants avaient jugé bon de quitter Rome avant le vote final ; mais, plus ou moins rapidement, ils envoyèrent leur adhésion au Souverain Pontife. Döllinger fut l'un des rares à faire exception. Il fut dès lors excommunié et sortit de l'Eglise, « au grand détriment de ce qu'il y avait de fondé dans certaines de ses revendications » (p. 485) ; et bien qu'il eût été personnellement opposé à la création de communautés schismatiques, le vieux-catholicisme était né et un aliment de plus offert aux yeux de ceux qui avaient déchainé le *Kulturkampf*.

Il y aurait bien d'autres choses encore à souligner dans le livre de M. Aubert. Il porte une appréciation sur les ouvrages auxquels il se réfère. Il enrichit son exposé de statistiques évocatrices et puisées à bonne source. Il blâme ce qu'il appelle le « conservatisme politique » et souligne « ce qu'il y avait de sain et même de chrétien dans les intuitions fondamentales du libéralisme moderne » (p. 164). Il est partisan de la formule — qui fut, en particulier, celle de Cavour mais non pas celle du pape — : l'Eglise libre dans l'Etat libre, et il reproche à la Suisse d'avant 1848 d'avoir préféré « à la solution d'un *parti* catholique, celle d'un *Etat* catholique autonome » (p. 23). Il déplore les manifestations du cléricanisme, facilement synonymes, à ses yeux, de réaction. Veillot a contribué à faire naître cet esprit. Les écoles libres d'autre part ont enfermé parfois les catholiques dans une sorte de ghetto spirituel. En France et en Angleterre, plusieurs d'entre eux se

sont odieusement dénoncés. Le mouvement ultramontain a amené une partie notable du clergé « à renchérir encore sur l'attitude systématiquement antimoderne qui prévaut de plus en plus au Vatican » (p. 454), alors qu'il aurait fallu « freiner quelque peu les progrès irréversibles de la centralisation romaine » (p. 499) ou encore des dispositions qui ne tenaient pas suffisamment compte des prérogatives épiscopales. L'auteur déplore enfin que les catholiques n'aient pas fait preuve d'un sens social plus avisé (mais nous n'aimons pas l'expression : ils ont été « antisocialistes ») ; l'époque de Pie IX, dit-il, porte une lourde part de la déchristianisation du prolétariat industriel (p. 455). Par ailleurs, le niveau spirituel du clergé se relève sensiblement au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle ; mais, dans les formes nouvelles que revêt la dévotion populaire, les déviations n'ont pas toujours été évitées, encore est-il bon de se souvenir qu'elles réagissaient « contre le christianisme édulcoré, confinant presque au déisme du siècle précédent » (p. 462).

Certaines de ces appréciations ne seront pas du goût de tout le monde. L'auteur, écrivant un siècle après les événements, les juge à la lumière de ce qui s'est passé depuis, en particulier des accords du Latran de 1929. Il souligne les opinions de ceux qui ont soutenu d'avance les thèses qui devaient prévaloir sous le quatrième successeur de Pie IX. Si des reproches peuvent être adressés à ce dernier, ils retombent, estime-t-il, en bonne partie sur son entourage, notamment sur le cardinal Antonelli qui l'a mal conseillé. Pie IX, par sa bonhomie, sa simplicité, par le charme qui émanait de sa personne, s'était acquis, spécialement en France, un immense prestige. Malgré de graves lacunes, « aux yeux de l'historien de l'Eglise, le bilan du pontificat apparaît nettement favorable » (p. 500).

L. Wæber.

Storia e Arte nella zona di Porta Orientale. La Basilica di San Babila. (Concilium Sanctorum — San Romano). Milano MCMLII-224 Seiten in Folioformat.

Der Rezensent wohnte gegen Ende des letzten Jahrhunderts drei Jahre lang (1891-94) gewissermaßen in der Nachbarschaft der Basilika von San Babila, am Corso Venezia Nr. 29, zu Mailand. Auch nachher weilte er noch ganze Monate studienhalber wiederholt in der lombardischen Hauptstadt. Ungezählte Male führte ihn ein Ausgang an diesem altehrwürdigen Gotteshaus vorüber. Aber äußerst selten betraten wir seine geweihten Hallen, und nur flüchtig streifte der Blick jeweilen die barocke Fassade mit dem zurückstehenden kleinen Turm. Der markante mehrgeschossige romanische Vorgänger stand viel auffälliger vorn an der Front, wurde jedoch bereits im 15. Jahrhundert niedergelegt. Nie erschien uns daher dieser Kirchenbau an der offenen breiten Straße und in der fast unübersehbar langen Häuserzeile so groß und imponierend, wie jetzt in diesem eigens und ausschließlich ihm gewidmeten reich ausgestatteten Folianten. Ein diskreter Goldaufdruck auf der dunkelroten Leinendecke zeigt vielverheißend seine reizende Silhouette.

Ob *San Babila* in der ambrosianischen Allerheiligenlitanei vorkommt, ist uns dermalen gerade nicht bekannt. Unser Kirchenpatron ist jedoch bestimmt kein Mailänder und kein Italiener. Er stammt vielmehr aus dem fernen Syrien, von wo in den ersten christlichen Jahrhunderten manche Glaubensboten in die Städte am Mittelmeer einwanderten. Der hl. Märtyrer Babila zierte im Leben jenen Bischofssitz von Antiochien, den zuerst kein geringerer als der Apostelfürst St. Petrus innehatte und heiligte. Babila starb als Glaubenszeuge im Kerker unter dem Schwerte des Henkers, gleichzeitig mit drei jungen Schülern zur Zeit des Christenverfolgers Decius im Jahre 250. Nur seine Gebeine kamen mit den eisernen Fesseln unter Bischof Marolo († 422) nach der Stadt des hl. Kirchenlehrers Ambrosius. Den Platz, wo diese Reliquien begraben und verehrt wurden, nannte man lange das « Concilium Sanctorum ». In großer Nähe davon entstand wie ein treuer Hüter oder Begleiter die Kirche *San Romano*. Eine eigene bedeutende Kirche mit dem Namen San Babila entstand dann endlich im Jahre 1099, also in verhältnismäßig früher Zeit. Ein so altes Kirchenbaudatum läßt sich in der Innerschweiz kaum finden. Die genannte, sehr alte Pergamenturkunde ist wie das Testament des Prete Nazaro Maricola von 1148 als Faksimiledruck in unserem Buche wiedergegeben. Die Verehrung nahm an Tiefe und Umfang immer noch zu, so daß ein Dokument von 1387 den Todestag unseres Märtyrers zum Stadtfeiertag von Mailand erklärte. Wohl die älteste noch erhaltene Steinskulptur von San Babila steht auf dem Mailänder Domdache. Die drei Knaben fehlen dabei nicht. Von größter Seltenheit dürfte eine mehrfarbige Darstellung des Martertodes sein. Diese grausige Szene schildert uns eine Handschrift der vatikanischen Bibliothek. Sie war einst Eigentum des byzantinischen Kaisers Basilius II., der von 976 bis 1025 regierte. Wahrlich ein außerordentlich alter Kodex! — Ebenfalls einmalig ist sicher ein Vorgang, der eine Wiederholung aus dem Leben des hl. Bischofs Ambrosius zu sein scheint. San Babila weißt energisch ein gekröntes Haupt von der Kirchentüre zurück. Man nimmt zur leichtern Erklärung an, es habe sich um einen Kaiser gehandelt, der im Geheimen ein Christ gewesen, der sich gegen die Kirchensatzungen verging. Dieses höchst seltene, vielleicht einzig bekannte Bild mit dem genannten Inhalt steht in einem Handschriftenband der Pariser Nationalbibliothek. Er stammt aus dem Besitz des Kaisers Karl V., war jedoch im 15. Jahrhundert entstanden.

Die überlieferte Lebensgeschichte unseres Heiligen ist eher als eine Legende zu betrachten. Eine solche eröffnet die Aktenbeilagen.

In der benachbarten, altersverwandten Kirche *San Romano* blühte zeitweise eine Schule (*Scuola*), deren Regeln von 1562 gleichfalls wiedergegeben sind und Beachtung verdienen. Die dortige Sakristei bewahrte wenigstens früher ein interessantes volkskundliches Stück. Es bestand aus einer Windel, welche nach der Überlieferung aus der Wäsche der seligsten Jungfrau herkam, und daher jenen Müttern vertrauensvoll auf- oder umgelegt wurde, die an schwerer Geburt litten.

In die ehrenwerte Autorschaft der verschiedenen Kapitel teilen sich die Herren : Grazioso Ceriani, Aristide Calderini, Enrico Cattaneo, Ambrogio

Annoni, Edoardo Arslan, Luigi Crema und die Dame Eva Tea. Die Mitarbeiter haben sich ihre Aufgabe nicht leicht gemacht. Wiederholt werden Zeichnungen erwähnt, die im Museum zu Stuttgart gesucht werden mußten. An Grund- und Aufrissen wird das Möglichste geboten, und die Entwicklung des alten Bauwerkes gemeinverständlich aufgezeigt.

Den Namen der *Druckerei* sucht man auf dem Titelblatt umsonst. Nach der glänzenden Ausstattung und technischen Vollendung ist man versucht, in diesem Buch ein Erzeugnis der bestbeleumdeten Musterfirma Ulrich Hoepli zu vermuten. Statt dieses berühmten Verlegernamens liest man mit Erstaunen auf der letzten Seite in ganz bescheidenen kleinen Lettern den Hinweis auf eine Gemeinschaft von Schwestern aus dem Orden des heiligen Benedikt im wenig bekannten Mailänder Dörflein San Giuliano. Dahin kam diese bienenfleißige Arbeitsgruppe aus der Umgebung der Santa Prisca-Kirche in Rom, und durfte sich durch die Gunst eines reichen Herrn in der alten Humiliatenabtei zu Viboldone einrichten.

Das herrliche inhaltsschwere Buch von San Babila ist die kostbare Frucht eines erstaunlich reichen Wissens und eines Fleißes, der nicht alltäglich ist.

Die intelligente und unternehmende Gemeinschaft « Scuola tipografica di San Benedetto » schuf zum Beweis ihrer Leistungsfähigkeit zur ganz gleichen Zeit auch noch ein ähnlich gediegenes, aber etwas kleineres Buch mit dem Titel : « De Capitani, La Chiesa Maggiore di Milano ». Der unmittelbar hinzugefügte Ergänzungstitel lautet nur : Santa Tecla. Diese Marienkirche und das noch viel ältere Gotteshaus Santa Tecla standen schon viele Jahrhunderte zuvor auf dem gleichen Platz, auf dem jetzt der weltberühmte Mailänderdom seinen blütenweißen marmornen Statuenwald, wie ein versteinertes Sursum corda ! ins Himmelsblau emporstreckt. Santa Tecla wird in der ambrosianischen Allerheiligenlitanei angerufen. Groß ist die Zahl der Münzen und Medaillen, die in der tiefen Erdschicht gefunden wurden. Sie bezeugen die alte und eifrige Verehrung der hl. Tecla. Die alten Grabinschriften, welche im Buche bildlich beigegeben sind, gemahnen überdies unwillkürlich an die Ausstattung der Katakomben.

Dr. Eduard Wymann, Altdorf.

Joachim Vadian : Lateinische Reden. Herausgegeben von Matthäus Gabathuler. St. Gallen, Fehr'sche Buchhandlung, 1953. 69, 166 SS. brosch. Fr. 19.75, geb. Fr. 24.75. (Vadian-Studien. Untersuchungen und Texte, Bd. 3.)

Die vorliegende Publikation, die im Rahmen der von Werner Näf ins Leben gerufenen Vadian-Forschung steht, bietet bei weitem mehr, als der Titel vermuten läßt. Die aus Vadians Wienerzeit erhaltenen fünf Reden sind nicht nur im Urtext veröffentlicht und übersetzt, sondern auch durch eine eingehende Einleitung und einen nachfolgenden Kommentar in die geistigen Strömungen und politischen Ereignisse ihrer Zeit hineingestellt. Gabathuler war dazu als Altphilologe und dank seiner Tätigkeit an der Vadiana wie kein anderer berufen. In der Einleitung gibt er nach einer

Übersicht über die erhaltenen und verlorenen Reden Vadians aus der Wienerzeit einen Überblick über die Geschichte der Rhetorik in Wien, wobei auch Licht auf die geistige Entwicklung der Wiener Universität fällt. Dann analysiert er nacheinander die erhaltenen Reden in bezug auf ihren äußeren Anlaß, ihre Quellen und literarischen Vorbilder und auf ihren Inhalt, wobei er aber doch Vadians Selbständigkeit und Überlegenheit gegenüber seinen Vorbildern im Stil und Aufbau seiner Reden gebührend hervorhebt. Ein Kapitel über die Überlieferung der Reden, bereichert durch fünf Faksimiletafeln aus den ersten Druckausgaben und dem Manuskript der Leichenrede auf Wladislaw von Polen und einige grundsätzliche Bemerkungen zu Edition, Übersetzung und Kommentar schließen die Einleitung ab.

Die Reden selber legen ein Zeugnis ab von der Höhe der humanistischen Rhetorik und ihrer Bedeutung bei kirchlichen Festen und Fürstentagungen. Auf zwei religiöse Reden aus dem Jahr 1510 folgen drei Fürstenreden von 1515 und 1516. Der sorgfältig redigierte und mit kritischem Apparat versehene Text folgt in der Schreibweise den Erstdrucken. In Anbetracht der vielfach langen und in ihrem syntaktischen Aufbau komplizierten Phrasen wäre es u. E. vorteilhaft gewesen, die Hauptsätze und auch gewisse spezifisch humanistische Redewendungen durch Kursivdruck hervorzuheben, denn dadurch wären gewisse stilistische Eigenarten eindrücklicher zur Geltung gekommen. Die Übersetzung, die sich im Stil genau an den lateinischen Text anlehnt, ist sehr gut. Der Kommentar zu den einzelnen Reden enthält vor allem die nötigen historischen und sachlichen Erklärungen und weist die literarischen Vorbilder nach (bei den religiösen Reden die entsprechenden Stellen aus der Bibel und den Kirchenvätern). Erklärungen sprachlicher Natur hat G. zum Bedauern der lateinkundigen Leser eher eingeschränkt. Als Beilagen hat er « Lob und Schwierigkeit der Fürstenrede » aus Richard Bartholins Odeporicon und Vadians Mariengedicht beigefügt. Ein Namensregister zum Text und ein Sach- und Personenregister zu Einleitung, Kommentar und Beilagen werden jedem Leser wie auch dem Vadian-Forscher sehr willkommen sein. Als Ganzes bildet diese Publikation einen wertvollen Beitrag zur Kenntnis von Vadians Persönlichkeit und zur Geschichte des Humanismus und eine gute Ergänzung von W. Näfs Vadian-Biographie. Der spätere Bürgermeister und Reformator seiner Heimat St. Gallen erscheint hier als kosmopolitischer und in religiöser Hinsicht durchaus katholischer Humanist.

Hellmut Gutzwiller.

Iso Müller : Die Abtei Disentis. Revue d'Histoire ecclésiastique suisse. Cahier 11. Editions St-Paul, Fribourg 1952. VIII et 301 pages.

Après de nombreuses recherches en matière religieuse, politique et économique, qui toutes gravitent autour de son *Histoire de l'Abbaye de Disentis* au moyen âge, dont le I^{er} tome a paru en 1942, le très érudit Père bénédictin de Múster s'attaque avec la même passion à l'étude de l'histoire moderne du vénérable sanctuaire grison. C'est l'époque de la contre-réforme et du baroque qui est maintenant l'objet des investigations de cet historien méthodique et infatigable, ardent défenseur de l'action civilisatrice de son Abbaye. Le Père Iso vient en effet de publier une étude richement docu-

mentée sur ce qui s'est passé au couvent rhétique vers la fin de la guerre de Trente ans, notamment depuis la régence de l'énergique abbé Augustin Stöcklin (1634-1641) jusqu'à l'arrivée du seigneur Adalbert II de Medell (1655-1696), soit durant la période où l'abbé Adalbert I^{er} Bridler (1642-1655), venu de Muri pour sauver la communauté claustrale alors presque en décomposition, résidait à Disentis.

L'éminent savant présente les résultats de son travail sous forme d'une « modeste étude préparatoire au tome II de l'*Histoire de l'Abbaye de Disentis* ». Mais dans ces 300 pages, il examine minutieusement tous les événements qui préoccupèrent l'abbé Bridler, et ses négociations avec la Cadi qui aboutirent aux « compositions » de 1643, 1648 et 1650, et normalisèrent, pour le bien des deux camps, les relations juridiques entre le monastère, la *Dertgira aulta* (*Hochgericht*) et la *Cumin* (*Landsgemeinde*). Le couvent subit une des épreuves les plus terribles de son existence lors de la cession de la Vallée d'Urseren au canton d'Uri, en 1649. Le coup faillit être mortel tant l'opération fut cruelle ! L'abbé Adalbert, homme doué de sens pratique, s'occupa dès le début d'assainir les affaires du monastère, de sorte que l'institution retrouva bientôt sa vitalité. Il fut toujours appuyé fermement par la Congrégation suisse des Bénédictins, parfois aussi par le métral de la Cadi, d'abord par Conradin de Castelberg, partisan français, puis, après 1651, par Clau Maissen, confident des Espagnols. Ainsi, quels qu'aient pu être ses défauts, ce prélat qui, par nature, était maladroit et peu diplomate, se défendit honorablement entre les feux de ses adversaires, espadonnant tant bien que mal pour les droits essentiels du monastère, abandonnant avec fatalisme les positions de moindre importance. Le bilan de ses luttes ne fut pas mauvais : Couvent et Cadi réconciliés, l'abbé Adalbert II put inaugurer l'ère brillante du baroque désertinien.

L'auteur complète son récit de l'histoire politique du couvent par un chapitre fort instructif sur l'état économique et le développement du monastère, c'est-à-dire sur les revenus des dîmes et intérêts des domaines, ainsi que sur l'agriculture, l'artisanat et les édifices conventuels. Quelques tableaux statistiques résumant les faits retiendront sans doute l'attention du lecteur.

Chacun lira avec un plaisir particulier les quelques pages que le Père Iso a bien voulu consacrer à la vie intérieure de la communauté monacale des bords du Rhin surselvain. On a peu de renseignements à ce sujet. Aussi l'auteur a-t-il dû se borner à esquisser la vie liturgique des moines, leur activité pastorale et scolaire et surtout leurs efforts dans le domaine de l'historiographie.

Il va sans dire que le savant bénédictin a dégagé les traits dominants de cette période, en puisant dans une masse énorme de documents disparates, conservés chez nous ou à l'étranger ! Des notes substantielles, pleines de références utiles, en donnent amplement la preuve. Grâce au dévouement du Père Iso, toute une époque de l'histoire de Disentis et de la Surselva est éclaircie. Les historiens lui sauront gré de cette impressionnante revue, et ils espèrent qu'elle trouvera bientôt son cadre définitif dans le volume que l'auteur annonce dans sa préface.

Léonard Haas.